

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 4 (1869)
Heft: 10

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

Octobre

Organe du Club jurassien.

1869

L'écureuil du Jardin anglais.

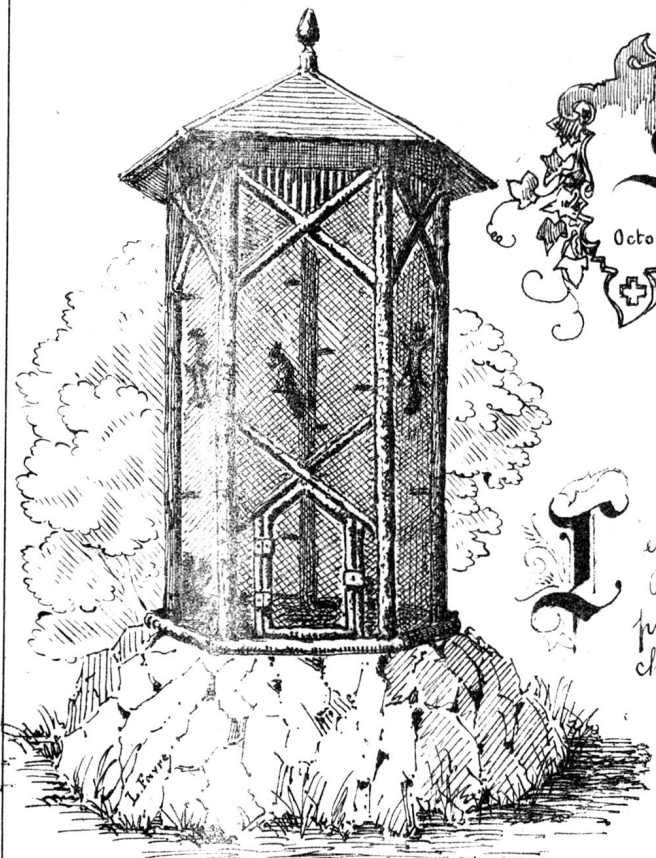
Les bois qui couvrent le pied de la montagne, au dessus de Brevin, sont coupés de sentiers qui font les délices du promeneur. Ils traversent tour à tour les forêts de grands chênes, de pins, de hêtres au pied desquels croît la mousse, la bruyère, l'œillet superbe au parfum exquis et les fougères aux frondes élancées. Plus haut sont les hautes colonnades des sapins, les bois noirs où règne un silence solennel.

Dans un réduit solitaire au milieu des sapins et des bois blancs serrés en taillis est une fontaine,

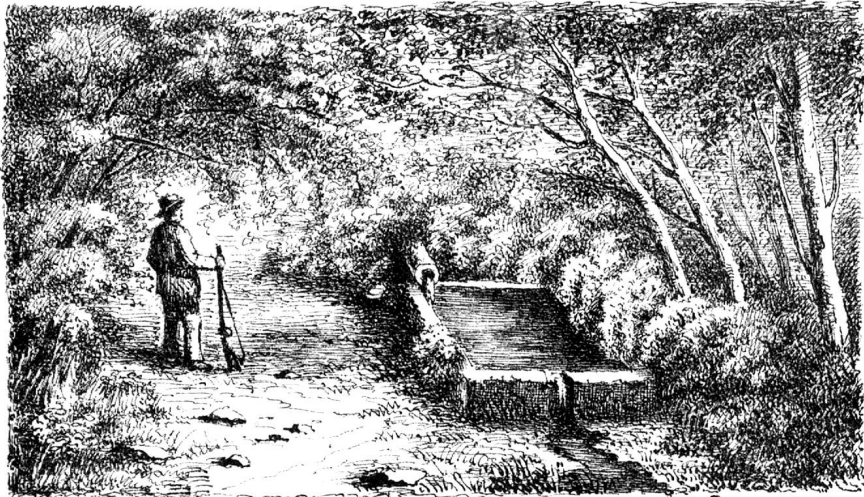
où dans un grand bassin de pierre, presque au niveau du sol coule par un conduit de bois, une eau fraîche et limpide. Le bassin est entouré de saxifrages et de Trollis; l'eau sous le couvert épais des arbres semble presque noire. C'est l'abreuvoir chéri des oiseaux des bois; le rouge-gorge, le bouvreuil, le pinson, viennent d'un vol furtif tremper leur bec dans la vaste coupe, parfois une grive ou un ramier aux allures farouches hument en passant une gorgée et regagnent à tire d'aile leurs retraites favorites. Dans le patois du pays cela se nomme la Gotta.

Un jour de l'été dernier je me reposais depuis quelques instants près de cette source si bien cachée, écoutant l'eau cristalline couler dans le bassin, lorsqu'un frolement de feuilles attira mon attention. Je me levai et j'aperçus à quelques pas, sur un jeune hêtre un petit écureuil qui, à mon aspect, s'arrêta soudain fixant sur moi ses deux grands yeux noirs.

J'avais un jeune compagnon, qui n'était pas d'humeur contemplative, et qui à l'instant se mit dans la tête de s'emparer de cette proie. S'élançant jusqu'à l'arbre, le secouer, jeter l'écureuil à terre, tout cela fut fait en un instant. Alors commença une chasse folle dans la forêt touffue, où l'animal se glissait plus facilement que nous. A ma très grande honte, j'avoue que je fus entraîné, tant l'exemple est contagieux. Il fallait courir en avant, galoper en arrière, sauter à droite, revenir à gauche, surveiller les arbres où grimpe le fuyard, la mousse où il s'enterrait, les pierres sous lesquelles il parvenait à se blottir. Cela dura un grand quart d'heure. Enfin le chapeau de mon compagnon, s'abattit sur la bête, une main hardie s'y plongea, j'entendis des cris perçants, l'écureuil empoigné derrière la tête était captif.



Le pavillon des écureuils, au Jardin anglais.



La Gotta (près Berain)

Marie Favre, d'après nature.

C'était un bel exemplaire brun foncé, avec des tons gris vers la tête, les flancs roux, le ventre blanc. Il était intact sauf un bout de queue long de deux pouces qui resta dans les mains de mon jeune chasseur et que celui-ci serra soigneusement dans son portefeuille.

Étant le plus âgé, et par conséquent le plus sage, je fus chargé de notre fri-solnier, mais faute d'une

boîte ou d'un réceptacle quelconque, il fallut le tenir dans mes mains pendant tout le reste de la course. Cela dura trois heures; trois heures de martyre, de morsures, d'égratignures sans nombre. Ce petit avorton semblait avoir pris à tâche de me dévorer. Enfin, j'arrivai à la maison et avec un soupir de soulagement je déposai le sauvage quadrupède dans une cage.

Il resta farouche l'espace de quelques jours, refusant toute nourriture et paraissant décidé à se laisser mourir. Regrettait-il les bois, la liberté, le nid paternel? — Son amour-propre était-il froissé d'avoir perdu un bout de son panache? Telles étaient les questions insolubles que l'on discutait autour de sa cage.

Peu à peu il consentit à avaler quelques gouttes de lait qu'on lui tendait à l'aide d'une bûchette, enfin un jour, il se mit à boire de lui-même dans la tasse. Ce fut une fête pour tout le monde, la maison comptait un commensal de plus.

Dès lors son éducation fit des progrès rapides; il devint si familier, si caressant, et s'habitua si vite à regagner sa cage et le nid qu'il s'était construit avec de la ouate et des chiffons, qu'on le laissa libre de courir à sa fantaisie dans l'appartement. — Il avait toutes les allures d'un jeune chat, jouait avec un bouchon attaché au bout d'un fil, se couchait sur le dos pour implorer des caresses, entraînait dans les poches, et finissait par se blottir dans la main où il s'endormait.

Enchantés de notre acquisition, fiers de posséder un animal si adroit et si gentil, nous baptisâmes notre écureuil incomparable du nom poétique de phénix.

Le phénix des hôtes de ces bois,

ce nom nous parut exprimer assez bien l'admiration dont nous étions tous pénétrés.

C'est quand on était au travail, et qu'on n'avait pas l'air de s'occuper de lui, qu'il fallait voir par quelles agaceries il cherchait à attirer l'attention. Se mettait-on à écrire, le drôle faisait la culbute sur le papier, renversait l'écritoire, barbouillait d'encre ses moustaches et vous les frottait au visage; était-on au piano, il folâtrait sur les touches, se suspendait aux flambeaux, éparpillait la musique sur le parquet, poursuivait la main pour l'arrêter dans son jeu. Si l'on peignait, il mordait les pinceaux galopait à travers la palette chargée de couleurs à l'huile, en sortait orné de toutes les teintes de l'arc-en-ciel, se ruait contre le tableau, escaladait le chevalet à la façon d'un

acrobate, en descendait comme d'un mât de cocagne pour grimper aux rideaux où il imprimait ses pattes enduites de jaune, de rouge ou de bleu. Cela se faisait avec une rapidité vertigineuse avec des mouvements d'oiseau effarouché.

Souvent il courait s'installer sur la tête ou sur la nuque des personnes qu'il aimait le mieux, et là grignotait à l'aise l'amande ou la noisette dont on l'avait gratifié. Lorsqu'il était las de sa gymnastique folâtre, il se coulait en tapinois, dans un lit et se



pelotonnant au plus profond des couvertures, il ne tardait pas à jouir du sommeil des justes. On le voit, le singe le plus quadrumanne, le plus exotique, aurait-il montré plus de gentillesse, plus d'imprévu, aurait-il été plus amusant que notre Phénix.

Il mangeait avec délice les pêches, les prunes, le biscuit, les noix et noisettes, buvait beaucoup de lait et, comme sa cage était contiguë à celle d'un chardonneret, il se plaisait à lui voler son sucre, son plantain et jusqu'à son chenevis et ses laitues. Quand on le contraignait à faire une chose qui ne lui convenait pas, il faisait entendre un petit grognement guttural qui n'était pas de la colère, mais plutôt les protestations d'un enfant gâté qui ne capitule qu'en grognelant. — Lorsqu'il mordait, il recevait une tape pour sa punition et le malin drôle savait si bien cela qu'au premier coup de dent il aplatisait ses oreilles et regardait de côté comme pour dire : „gare dessous“.

On peut s'imaginer de quelles gâteries un tel compère était l'objet; toute la maison en était engouée; on l'admirait, on le vantait, on le mangeait de caresses; chaque jour apportait à ses mérites un complément nouveau; Phénix avait fait ceci, Phénix avait fait cela; il était devenu le personnage prépondérant, le soleil dont nous n'étions plus que les satellites. Cela le perdit! Autant en arriva, dit-on aux empereurs romains et à d'autres, dont la tête tourna, ni plus ni moins qu'à Phénix, pour avoir été encensés outre mesure.

Un jour qu'il s'était blotti dans un lit comme à l'ordinaire, le propriétaire voulut le faire déguerpir pour le réintégrer dans sa cage; mais Phénix, qui se croyait Seigneur et maître distribua de tels coups de dents que le sang coula. Horreur! il avait mordu, il avait blessé la main qui l'avait nourri.

Cette atteinte à la morale, ces voies de fait, cette conduite désordonnée furent jugées sévèrement. Les actions de Phénix commencèrent à baisser, le vent de la faveur n'enfla plus ses voiles. On s'aperçut qu'il gâtait les habits, qu'il déchirait les livres, qu'il sentait mauvais, d'ailleurs ne pouvait-il pas devenir enragé et causer des malheurs incalculables — Chacun sait ce qu'il arrive lorsqu'on se met à attaquer une réputation; après une molle résistance, on se lique avec les détra-

= leurs et c'est à qui démolira ce qu'on a le plus acclamé. Bref, le pauvre Thénix fut condamné à la déportation pour la vie.

Dès le lendemain la sentence fut exécutée et on le transféra au Jardin anglais de notre ville, où il trouva quatre compagnons, donnés par le Comité central du Club jurassien, en possession d'un charmant pavillon élevé par les soins de Mr le Directeur des travaux publics de la Municipalité.

Au bout de quelques jours consacrés à une bouderie imitée, Thénix fit là comme chez lui, grimpa, sauta, escalada — tour à tour singe, gymnaste, acrobate, — et surtout grignotant les friandises que lui servent à l'envi un cercle de curieux dont il fait les délices.

Plusieurs fois nous allâmes en famille lui faire visite, mais l'ingrat ne voulut accorder son attention à aucun de nous. « Thénix, Thénix, petit chéri ! » — Point de réponse. Faut-il être écureuil... ou Thénix... pour oublier si vite ! — Il sautait pour le premier venu, gambadait pour tout le monde, l'essentiel pour lui était d'avoir quelque chose à ronger.

J'en conclus qu'il y a beaucoup de l'homme dans l'écureuil, ou de l'écureuil dans l'homme. Je ne sais lequel a gâté l'autre.

L. Favre.

Notre Club !...

Il est, dans un pays que chacun de nous nomme, L'aile du papillon, le pollen de la menthe,
Dans ce vieux coin romand du sol helvétique, Le chant du rossignol, ce doux musicien,
Un club ami des bois, montagnard, autonome : Ce sont là nos plaisirs : la Nature est l'amante
C'est notre Club jurassien !... Du clubiste jurassien.

Il n'est pas philosophe, il n'est pas politique ; L'un étudie un arbre et l'autre un quadrupède,
Il fuit les grands parleurs, les platoniciens, Un insecte, un caillou ; d'autres, logiciens,
Les amis de Fénelon... pour l'humble botanique Cherchent comment un sol à d'autres sols succède
De nos pays jurassiens. Dans les terrains jurassiens.

Nous, sophistes, rhéteurs, ce sont là vos domaines : Chacun, selon son goût, observe l'infusoire,
Que nous font vos discours d'académiciens !... L'algue, l'épervier, l'aigle, oiseaux patriciens,
Nous, ce que nous aimons, ce sont les vertes plaines Les débris de ces temps qui n'ont pas eu d'histoire,
Et les grands bois jurassiens. Ou les rochers jurassiens.

Nous aimons les forêts, les clairières fleuries ; Nous oublions ces mots qui divisent les hommes :
De la science, enfin, femmes malicieuses, Neuchâtelais, Bernois, Français ou Prussiens ;
Nous courons monts et vaux, de nos chaudes prairies Etant frères, enfin, pourquoi ces noms ! Nous sommes
Jusqu'aux sommets jurassiens. Tous clubistes jurassiens.

Observer un insecte, une mousse, une rose
Avec l'air attentif d'un sphinx égyptien,
C'est la tâche sacrée avant toute autre chose
Du clubiste jurassien.

Douce fraternité !... plus de haines farouches ;
Fussions nous Suisse, Turc, chinois, Haïtien,
De demain un seul cri s'échappe de nos bouches :
Vive le Club jurassien !...

Gustave de Trugnot